ROMANS HISTORIQUES

par J. Parel, professeur agrégé d'Histoire

Les quatorze livres examinés ici ne constituent en aucune façon une sélection — en bien ni en mal — mais seulement des exemples des romans historiques proposés aux enfants de 10 à 14 ans. Nous les avons soumis à J. Parel pour recueillir le jugement d'un historien et d'un enseignant et le sentiment personnel d'un homme que ne laisse indifférent aucun problème du passé ou de notre temps.

Les auteurs de livres pour enfants utilisent volontiers l'histoire. Je suppose qu'il y a à ce fait des raisons objectives. Les parents peuvent avoir le sentiment, en achetant à leurs enfants un roman sur la préhistoire, sur l'antiquité, sur le moyen âge ou sur une période plus récente, de favoriser chez eux la réflexion historique, et peut-être d'aider leur mémoire par une présentation plus attrayante des faits que celle des manuels.

L'auteur, il faut le dire aussi, y trouve son compte, en découvrant sans trop de fatigue un décor historique et des personnages dont la psychologie a déjà été élaborée. Il faut du reste souligner que cet attrait pour l'histoire des auteurs de romans d'enfants ne touche pas toutes les périodes historiques avec la même faveur. Si la préhistoire, l'antiquité gréco-romaine, le moyen âge, Louis XIV ou certains faits récents attirent beaucoup les auteurs ou les éditeurs, il n'en est pas de même pour d'autres périodes, qui sont, est-ce un hasard ? celles où les masses populaires ont l'initiative historique. Il y a peu de romans d'enfants consacrés à la révolution française, à la Commune de Paris, ou à des périodes difficiles de notre histoire, comme, par exemple, les guerres de religion.

Le roman historique est évidemment un genre extrêmement difficile qui demande des qualités exceptionnelles. Je me souviens, au hasard de mes lectures depuis 1950, de deux grands romans dans ce domaine : l'un, traduit de l'américain, s'appelait **Capitaine de Castille** et racontait la conquête des territoires incas par les conquérants espagnols. C'était un chef-d'œuvre. Mais l'auteur, Samuel Shellabarger, était en même temps un grand historien, un ethnologue et un remarquable écrivain. Plus près de nous, peut-être avez-vous lu aussi dans **La Semaine sainte**, de Louis Aragon, le départ de Louis XVIII quittant Paris au moment de la guerre des Cent jours.

Ma jeunesse a été enchantée par les romans de Walter Scott. Je ne veux pas dresser ici un palmarès difficile, mais dire seulement que les écrivains ont souvent abordé le roman historique. Dans ma classe de préparation à Normale supérieure, nous utilisons quotidiennement les romans de Balzac pour étudier la société de la Restauration ; nous utilisons **L'Education sentimentale** de Flaubert quand nous étudions la révolution de 48 ; et quand nous voulons connaître par exemple les sentiments de la noblesse au moment de 1830, avec **Lucien Leuwen**, de Stendhal, nous avons une source très utile. Par conséquent, il y a une véritable noblesse du roman historique.

Il est vrai que dans les romans dont j'aurai à parler ici, nous sommes loin de ce niveau.

Je voudrais, au fond, et ce sera le plan de cet exposé, aborder deux types de romans historiques, car ils posent très sensiblement des problèmes différents : d'une part des romans qui plongent dans le passé, et je mettrai dans cette catégorie tous les romans qui vont de la préhistoire jusqu'à la révolution française. D'autre part, les romans que l'on peut appeler — en prenant notre classification d'historien — les romans contemporains, dans la mesure où ils sont situés après cette coupure de notre histoire qu'est la révolution bourgeoise de 1789.

Les romans consacrés au passé posent des problèmes très graves. Il n'est pas nécessaire d'être philosophe, philologue ou historien pour savoir qu'il n'y a pas un homme éternel, toujours le même dans tous les temps et sous toutes les latitudes. Goethe a tort lorsqu'il parle de « l'éternel féminin ». Les gens du moyen âge, dont seulement quelques siècles nous séparent, pleurent et rient, par exemple, plus facilement que nous-mêmes, et pour des raisons assez différentes. Nous sommes habitués aujourd'hui, et cela marque souvent nos destins, à ce que nous appelons l'amour-passion ; mais cela n'a pas toujours existé ; dans les Contes des Mille et une nuits par exemple, ou la littérature de l'antiquité, il n'y a pas d'amour-passion. Il est né, nous le savons historiquement — voir Denis de Rougemont : **L'amour et l'Occident** — de la rencontre des mythes celtiques avec la chevalerie des XII^e-XIII^e siècles. Par conséquent, il y a là un problème : l'homme est profondément différent. Or, dans ces romans historiques consacrés au passé, l'histoire n'est qu'un décor facile où l'auteur prête à ses personnages des sentiments contemporains, et l'on aboutit à ce mélange extravagant de quelques éléments documentaires objectifs avec des invraisemblances psychologiques. Aucun des romans du passé, même ceux qui ne sont pas mauvais — et il y en a certainement un grand nombre — aucun n'échappe au fond à ce danger.

Mais dans certains l'auteur a atteint, sans le vouloir, à la caricature. Et ce sont ces caricatures qui sont intéressantes car elles grossissent le défaut. Nous allons les prendre comme exemples.

Le plus typique à cet égard est un roman qui s'appelle **La horde de Gor**, de Jean-Claude Froelich, chez Magnard ; cet ouvrage fait partie d'un véritable cycle préhistorique puisqu'il a été précédé d'un autre, **Au pays de la pierre ancienne**, et de **Naufrage dans le temps**. Le livre se présente d'abord d'une façon tout à fait attrayante pour le professeur d'histoire que je suis. En première page, une carte des stations du Moustérien — cette période où s'épanouit l'homme du Néanderthal qui va être le sujet de l'auteur. En dernière page, la photographie ou la reproduction de documents préhistoriques, y compris même un croquis de l'homme de Néanderthal. Enfin, une bibliographie extrêmement fournie, de plus de vingt volumes, où les travaux les plus récents sont cités, y compris les ouvrages du professeur Leroi-Gourhan ; l'auteur pousse la précision scientifique jusqu'à citer des ouvrages en anglais.

Je ne conteste pas l'artifice de science-fiction dont se sert l'auteur au début de son livre, c'est-à-dire la machine trans-chrono, qui déplace les objets matériels dans le temps et permet à trois jeunes ethnologues d'effectuer, à travers la France du Moustérien, une mission d'une année pour étudier l'homme du Néanderthal, qui a vécu dans notre pays vers 55000 ans avant Jésus-Christ, au cours — et là l'auteur se montre encore accablant de précision scientifique — de la quatrième glaciation quaternaire, ce que nous connaissons comme la glaciation varnienne. Par conséquent, jusque-là, c'est l'enchantement. L'enchantement cesse dès que nous entrons dans la lecture du roman.

Je passe au début les histoires de chasse et de pêche — j'ai été, dans mon enfance, chasseur et pêcheur et je le suis resté —, ceci n'a plus rien de scientifique, on vous explique comment on soigne un lion qui a reçu une petite flèche dans le pied, etc. J'arrive au sommet, sorte d'Himalaya du roman préhistorique...

Les trois ethnologues se sont donc agrégés à une bande d'hommes et de femmes du Néanderthal ; ils vivent de leur vie ; et nous sortons de la préhistoire pour entrer dans l'émission de Pierre Sabbagh, « Au théâtre ce soir », c'est-à-dire que nous sommes là au niveau du théâtre de boulevard. (Une Néanderthalienne « fait la cour » à l'un des hommes, ce qui provoque le fou-rire de ses deux compagnons et la consternation de l'intéressé devant la laideur et « l'odeur vraiment rude » de la jeune femme.)

Voilà trois jeunes gens que l'on nous présente comme des ethnologues, c'est-à-dire comme des savants, et qui, en face d'un représentant du Néanderthal, ont cette réaction unique de l'adulte européen, blanc, civilisé et qui se lave tous les jours, une réaction de dégoût. Voilà comment l'on présente des savants à des garçons et à des filles de quinze ans. Puis cela continue, et vous allez assister à une scène de jalousie préhistorique ; mais vous ne serez pas dépayés : cela

ressemble à une scène de jalousie contemporaine... L'auteur a des connaissances très précises, bien plus précises que les nôtres, sur les problèmes du mariage à l'époque du Moustérien... C'est une véritable scène de ménage où l'on se crêpe les cheveux... Tout cela du reste étant illustré d'une image où l'on voit la jeune personne préhistorique présentée d'une façon assez réaliste...

Quelque temps après la machine trans-chrono amène aux trois « savants » une géologue, blanche, adulte, civilisée et merveilleusement propre. Puis tous quatre sont faits prisonniers par les Hommes Rouges, ce qui inspire à l'auteur une scène de cannibalisme, car les Hommes Rouges aiment la horde de Gor, sur le plan culinaire s'entend, et l'on assiste à la dégustation. Nos quatre savants ont la vie sauve ; mais un jour la jeune blanche habillée en homme s'étant mise en tenue d'Eve pour ses ablutions — toujours la propreté ! — un Homme Rouge survient qui, sans aucun racisme, se précipite sur elle et tente de la violer ; il n'y parvient pas grâce à nos trois chevaleresques savants ; et tout se termine dans un pugilat général.

Voilà le sommet du roman consacré au passé ; c'est une véritable caricature.

Maintenant, l'antiquité. **Le tambourinaire de la XIII^e légion** est de R.-M. Reboul, qu'il ne faut pas contondre avec Antoine Reboul, dont nous parlerons dans la deuxième partie à propos de l'histoire contemporaine ; le livre a paru aux éditions de l'Amitié. L'action se passe en 121 avant Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur Hadrien — empereur bien connu aujourd'hui grâce à l'admirable livre de Marguerite Yourcenar, **Les mémoires d'Hadrien**. La XIII^e légion romaine occupe l'Armorique, ou plus exactement les côtes de notre Bretagne actuelle, à peu près au contact du Finistère et du Morbihan, où elle construit un réseau routier pour permettre à l'empire romain d'empêcher toute relation entre les Bretons pacifiés du continent et les autres Bretons celtes, de ce que nous appelons aujourd'hui la Grande-Bretagne, qui ne sont pas pacifiés et qui ne veulent pas l'être. Le héros du roman est un jeune garçon de quinze ans, Viburnius, qui, malgré son jeune âge, est devenu, à la suite de divers événements conjoncturels, tambourinaire de la XIII^e légion.

Pour une fois, et ce sera la seule, je ne suis pas d'accord avec le Bulletin d'analyses de livres pour enfants, qui déclare que le roman n'est pas invraisemblable et que le contexte historique est exact. Ce qui m'a frappé, justement, c'est l'invraisemblance du récit. Voici quelques exemples.

Il n'est pas nécessaire d'être spécialiste d'histoire romaine, ce que je ne suis pas, pour savoir que la discipline romaine n'était pas une plaisanterie. Si Rome a réussi à conquérir à peu près l'ensemble du monde habité connu à cette époque, c'est justement à cause de la discipline de fer qui régnait dans l'armée romaine. Or que fait notre petit Viburnius ? Il passe son temps à rôder dans les forêts d'Armorique en parlant breton avec un Celte, le jeune Gaël. Première invraisemblance. En voici une seconde. Le légat de la XIII^e légion, c'est-à-dire le général, rencontre les deux garnements se préparant à faire rôtir sur des pierres des truites pêchées dans le torrent. Va-t-il sévir ? Non, il demande aux deux garnements de l'inviter à manger une truite. Page 88 : le jeune Viburnius parle avec émotion des galettes de blé noir et des toits de chaume. Nous étions tout à l'heure à l'homme éternel de la préhistoire ; nous en sommes maintenant à l'éternel Breton. Tout cela n'est pas très exact. Mais peut-être y a-t-il plus grave, au niveau de l'idéologie.

Nous y reviendrons : le livre pour enfants n'est pas seulement destiné à raconter une belle histoire ; il a la fonction aussi de suggérer à l'enfant une certaine philosophie de l'Histoire. Or, si l'on essaie de dégager la philosophie de ce roman, on s'aperçoit que c'est une apologie de la collaboration des bons Bretons — car il y a les mauvais, de l'autre côté de la Manche — avec les Romains, ces admirables constructeurs de routes et porteurs d'une civilisation si avancée. Le père de Gaël, notable du village près duquel campe la XIII^e légion, refusera d'écouter les conseils de révolte des farouches Celtes qui se trouvent en Grande-Bretagne ; c'est ce qu'explique Gaël à son camarade : « Mon père estime les Romains et il pense qu'ils nous apprennent beaucoup de choses ; il ne veut pas voir se rallumer la guerre ; il sait que nous serions vaincus et que tout serait inutile. » Nous sommes loin ici de Vercingétorix ou de Jeanne d'Arc ; exactement aux antipodes.

Je ne veux pas cependant jeter le discrédit sur ces livres pour enfants consacrés au passé. Il en est de convenables. Sans dresser un palmarès, je citerai quelques romans qui ne m'ont pas indigné et je dirai pourquoi.

Alexandre Le Grand, de Gerhart Ellert, coll. Plein vent. L'ouvrage est traduit de l'allemand et les jeunes lecteurs y trouveront une étude assez intéressante de la prodigieuse campagne qui a mené Alexandre le Grand des rivages de la Méditerranée jusqu'à l'Indus ; cet Alexandre dont René Grousset disait un jour que chez lui l'imagination n'est qu'une saillie de la raison, dans la mesure où l'imagination ne sert qu'à enfanter des projets que la raison réalisera par la suite. Ce livre est convenable et souvent même fort intelligent.

L'oiselier du Pont-au-Change, de Georges Nigremont, éditions de la Farandole, se passe à la fin du moyen âge sous le règne de Louis XI. Le héros, Guillaume Landry, est un oiselier qui expose sa marchandise sur le Pont-au-Change. Cela nous vaut de gentilles et assez exactes descriptions de Paris à la fin du moyen âge, des rencontres, pas très vraisemblables, mais pas trop choquantes, avec Louis XI, avec François Villon. Tout cela se lit sans ennui et ne donne pas d'idées fausses.

Je serai un peu plus réticent devant un autre roman de G. Nigremont, même éditeur : **La ville déchirée**. Certes l'auteur a un mérite, qui à mes yeux n'est pas mince, c'est de traiter avec lucidité le problème des affrontements religieux. Cela se passe dans une petite ville que je connais bien, à Aubusson, en 1689, l'année de la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. L'ouvrage est sympathique et loyal, mais nous ne sommes pas à Aubusson, nous ne sommes pas au temps des guerres de religion, nous sommes au temps de la Résistance. Un roman de Chabrol, **Les fous de Dieu**, utilise la même période et se passe dans les Cévennes ; avec Chabrol, on vit vraiment au XVII^e siècle. Avec G. Nigremont, on n'a pas la même impression, malgré la loyauté et la sobriété de son récit.

Les 7 J chez le Roi Soleil, de Pierre Debresse, chez Magnard, s'adresse à un public nettement plus jeune, garçons et filles de 8 à 12 ans. Cela se passe juste à la même époque que le précédent, en 1688, toujours chez Louis XIV. L'histoire n'est pas antipathique : sept frères et sœurs viennent vivre au château de Versailles chez leur oncle qui est jardinier. Enfants de travailleur, ils ne peuvent rester oisifs, ils seront porteurs d'eau, jardiniers, employés aux cuisines, et cela nous vaut une description assez bien venue des envers du château de Versailles. De plus, ces sept enfants seront amenés à s'opposer aux fils et aux filles de la brillante aristocratie qui vit à Versailles et ils pourront ainsi prendre conscience que, dans une société divisée en classes antagonistes, les enfants n'échappent pas à ces problèmes de classes. Le livre me paraît réussi et son message positif.

Je ne me sens pas compétent pour parler du livre de Nicole Vidal, **Les jours dorés de K'ai-Yuan** publié aux éditions de l'Amitié. L'action se passe dans la Chine du VIII^e siècle, sous la dynastie Tang ; et je dois dire que je n'ai aucune lueur sur ce qui pouvait se passer dans la Chine de cette époque. Mais ce qui m'a frappé dans l'ouvrage, c'est qu'il aborde avec intelligence les problèmes de la justice et de l'injustice, ceux de la guerre et de la paix ; il est seulement dommage — et là je dois dire combien je suis d'accord avec l'analyse de Mme Delorme dans le Bulletin — que les illustrations reproduisant des objets d'art ne soient assorties d'aucun commentaire et que la carte soit illisible, sauf pour un spécialiste des questions chinoises.

Pour faire la transition avec la deuxième partie, je voudrais parler du roman **Un coup de Trafalgar**, de G.-A. Bohn, édité par G.P. Le livre fait transition de deux manières : d'abord parce qu'il constitue, heureusement, une catégorie peu fournie du roman historique, celle qui rapporte l'événement en le falsifiant, avec un sang-froid à vous couper le souffle. Le héros de l'histoire raconte en effet, dans le chapitre VI, comment il a tué Nelson ! Le livre fait transition aussi parce qu'il se passe sous la Révolution française et l'Empire. Or, c'était le seul roman qui se référait en quelque sorte à la révolution française, et il était précieux pour moi qui l'enseigne cette année à Vincennes de voir comment l'auteur la traitait. Eh bien, il la traite fort mal, avec un mépris qu'il ne prend pas la peine de dissimuler. Première allusion page 11 : « Vous partez d'abord au collège de Brest... bien que la République n'ait pas besoin de savants », ajouta-t-il ironiquement. »

L'astuce passera inaperçue du jeune lecteur, mais je ne suis pas un jeune lecteur, hélas. C'est une allusion très précise à un fait qui se passe sous la Convention

montagnarde, au procès du chimiste Lavoisier. Effectivement, un conventionnel mal inspiré a prononcé cette phrase absurde. Ce qu'on a oublié de dire, c'est que Lavoisier était un grand chimiste, mais aussi un grand fermier général, c'est-à-dire perceuteur des impôts indirects, un de ceux dont La Bruyère déclarait que c'étaient « des âmes pétries de boue et d'ordure » ; par ailleurs, la révolution française ayant eu, dans notre histoire, une influence scientifique suffisamment importante comme créatrice de grandes écoles, la remarque aurait pu être évitée.

Ce n'est pas la seule ; il y en a une seconde, page 50 : ...« A Brest, nous dûmes subir, c'est le mot, un accueil officiel. A l'hôtel-de-ville, discours de tribun de quartier : « Mort aux suppôts de la tyrannie ! A bas les traîtres à la patrie ! Vive la nation ! » En un mot, tous les lieux communs du nouveau Kyrie. Brochant le tout, une musique miriltonesque qui se prétendait héroïque. »

Tout ce qui concerne la Révolution française est marqué du même sceau : une antipathie sournoise, affichée dans ces passages incidents. Dans ce livre qui, par ailleurs, je vous l'ai dit, présente une assez abominable falsification historique.

J'en arrive maintenant à la seconde partie. Un défaut de cette littérature pour les jeunes est tout à fait scandaleux. C'est l'histoire récente présentée sous des couleurs tendrement humanisées ; l'Histoire, en quelque sorte, servant de ron-ron sécurisant. Ce défaut est d'autant plus inadmissible que nos jeunes lecteurs sont très avertis aujourd'hui des choses de l'histoire. Je m'en suis rendu compte lorsque, jeune professeur, j'enseignais dans le premier cycle de nos lycées, et nous avons tous pu le constater dans ces émissions récentes à la télévision française, où l'on enquêtait auprès d'élèves du cours moyen deuxième année (moyenne : 9 à 11 ans). Ces enfants sont parfaitement au courant du monde dans lequel ils vivent ; ils savent que la dernière guerre n'a pas été une guerre en dentelles, ils savent que les camps de concentration ont existé, que des bombes atomiques ont été lancées sur Nagasaki et Hiroshima. Or les romans historiques qu'on leur présente sur la deuxième guerre mondiale sont niaisement édulcorés. Cela introduit ainsi une coupure totale entre la littérature et la vie.

Je vais, pour illustrer ce propos, prendre trois exemples. Le premier, c'est un ouvrage d'Antoine Reboul : **Pour que la neige reste blanche**, éditions Magnard. En lisant l'en-tête, je me suis aperçu, avec quelque stupéfaction, que ce livre avait reçu le Grand Prix R.T.F. pour la jeunesse...

L'histoire se passe en 1941 dans le grand Nord. Le Canada, membre du Commonwealth, est en guerre contre l'Allemagne, aux côtés de l'Angleterre et de la France ; il s'agit d'installer autour du Labrador, des bases contre les détachements allemands. Inutile de dire, car c'est l'une des caractéristiques fréquentes des livres historiques pour enfants, qu'il n'y a pas le moindre élément cartographique qui permette au lecteur de suivre le récit géographique fort complexe de l'aventure.

Je n'insiste pas sur le caractère surhumain du chef ; nous avons affaire là au superman cher aux bandes dessinées américaines introduites depuis longtemps dans notre pays.

Ceci n'est pas grave, après tout, et ne doit pas être pour déplaire aux garçons de 13 à 14 ans.

Mais ces rudes soldats cachent sous leur dure écorce un cœur profondément sensible à la beauté de la nature. L'un d'eux Griffith, déclare page 60 : « C'est curieux, mais je ne peux me faire à l'idée que nous risquons de nous battre un jour sous ces latitudes. » (Remarquez que, puisqu'il est soldat, on peut en effet s'inquiéter de cette « curiosité. » « C'est trop beau, trop pur, trop blanc ; tout autour de nous reflète le calme, la paix. Ce serait souiller ces lieux que d'y tuer un seul homme... Dieu ne peut vouloir cela. » Or le problème posé ainsi dans ces termes de haute esthétique morale, page 60, le voilà posé dans la vie page 61 : « ...les Allemands étaient là... Il devait tirer, mais... c'était trop beau, trop pur, trop blanc... »

Griffith ne tire pas. Et il est fait prisonnier. Comprenez bien : je ne blâme pas un objecteur de conscience qui refuse de faire la guerre parce que ses principes religieux ou moraux le lui interdisent. Mais nous avons là affaire à un guerrier qui n'a pas refusé de faire la guerre, et voilà qu'au moment de la bataille il ne tire pas. Vous remarquerez qu'il ne donne même pas des prétextes humains à son attitude ; ce sont uniquement des prétextes esthétiques, comme le livre de M. Reboul le déclare : Il faut que la neige reste blanche. Ne pensez pas du reste que les Cana-

diens aient le monopole des bons sentiments... leurs adversaires les bons Allemands n'en sont pas dépourvus ; leur chef est lui aussi un surhomme (voir page 87).

Mais sur le thème du bon Allemand, nous avons infiniment mieux. C'est **L'enfant, le soldat et la mer**, de Georges Fonvilliers, éditions Magnard, pour les 12 à 15 ans. Le titre peut faire penser aussi bien à Hemingway qu'à Vercors : **Le vieil homme et la mer**, **Le silence de la mer**. En réalité il y a ici une référence implicite à Vercors.

Le sujet est estimable, et au premier abord, j'ai été favorablement impressionné. Cela se passe à Port-en-Mer, une petite ville sur la côte ; nous sommes en mai 44 et la petite ville « supporte stoïquement l'occupation lourde de centaines d'Allemands, soldats en habit vert que l'on côtoie dans la rue, les magasins, ou bien que l'on aperçoit installés dans les cafés, riant, chantant, s'enivrant, familiers et méprisants, vainqueurs et bons enfants, ou soudain menaçants et féroces ». Le héros est un enfant de treize ans, Pierre Legrand ; il vit avec sa mère car son père a été tué en Allemagne ; il hait naturellement l'ennemi qui a tué son père et qui occupe sa ville. Il va en classe et nous avons d'excellentes descriptions de l'école, de l'instituteur, M. Pichon, simple et bienveillant ; nous apprendrons par la suite d'ailleurs qu'il est un résistant authentique. Et quelques garçons de la petite ville, dont Pierre, décident de faire de la résistance, à leur niveau, et notre jeune héros sème des clous sur la route avant le passage de la ronde allemande le soir « comme autant de petites piqûres promises à l'amour-propre des vainqueurs ». Tout cela est excellent, bien venu et bien écrit ; on pourrait donc penser que le roman est très positif. Il est de loin le plus nuisible et le plus détestable de tous les romans que j'ai pu lire pour cet exposé.

Pierre, en faisant une course à vélo avec ses camarades, a un accident assez grave ; il tombe, et se blesse sérieusement. Et voici qu'arrive le bon Samaritain, un Allemand en side-car. L'Allemand et le side-car seront maintenant une sorte de couple constant qui va prendre peu à peu tout le roman. Et, en quelque sorte, c'est une véritable entreprise de séduction du jeune Pierre Legrand par l'occupant (voir pages 62, 88, 112). Le gentil Allemand, naturellement, sera tué par un bombardement allié ; à la fin, le soldat semble dormir ; il tient à la main une photo, celle de ses enfants.

Je trouve que ce livre est profondément malsain pour la jeunesse. Jamais les soldats nazis ne sont surpris dans cet ouvrage à faire un acte détestable et méprisable ; on ne fusille pas les otages à Port-en-mer lorsqu'un attentat a lieu ; lorsque l'instituteur, M. Pichon, est pris pour faits de résistance, il sera vite rendu aux siens et il pourra épouser la jeune institutrice suppléante qui l'a remplacé. Le père de Pierre est mort en Allemagne, mais on ne nous dit pas qu'il a été déporté ; peut-être est-il, comme son fils le suggère du reste, mort « parce que la mer lui a manqué », tout bonnement. Le jeune Pierre, lui-même, blessé, une nuit, en faisant sauter les rails, par les Allemands qui ont tiré dessus, dit avoir été « blessé par hasard » ; il ne faut pas que les Allemands aient tiré sur un très jeune terroriste. Pas une seule fois dans ce livre on n'entend parler de nazis, de SS ; on a affaire à des soldats, c'est tout. Les nazis, cela n'existe pas, et si cela existe, eh bien ce sont de beaux et bons soldats.

Les citations que j'ai faites de ce livre n'épuisent pas, tant s'en faut, sa nocivité. Les idées du soldat canadien Griffith, que nous avons vues dans **Pour que la neige reste blanche** ne sont pas absentes du roman. Pierre termine ainsi une rédaction : « Pourquoi des hommes en traquent-ils d'autres alors que tout, autour d'eux, les convie à l'amour, à la paix ? » Page 66, la mère et le fils parlent de la guerre : « Penses-tu qu'un jour on supprimera la guerre, maman ? — Mon pauvre petit, je crains que ce ne soit une sorte de malaise incurable de l'humanité. » (Entre parenthèses, le mot malaise appliqué à la guerre est une trouvaille.) « Pourtant, dit Pierre, si tous ceux qui font la guerre ne voulaient plus, un jour, que pourraient ceux qui la font faire ? — Il faudrait alors que tous les hommes s'entendent pour cela. J'ai bien peur que non. »

Tout cela, voyez-vous, est d'une détestable platitude, et se garde bien de poser le problème de l'origine des guerres. L'auteur préfère se reposer sur un pseudo bon sens. Voici encore un exemple de ce dictionnaire des idées reçues : une jeune institutrice remplace l'instituteur arrêté ; Pierre est furieux quand un de ses camarades déclare qu'elle n'est pas une patriote comme M. Pichon : « Eh quoi, pense

Pierre, peut-on reprocher à une jeune fille qui a déjà son père prisonnier de ne pas faire de résistance ? Et puis, serait-ce vraiment sa place ? » Les femmes sont faites pour être protégées. Ecrire cela dans un roman pour des garçons et des filles de 13 à 15 ans, dans le pays de Jeanne Hachette, de Jeanne d'Arc, de Danielle Casanova ! (Nous avons appris l'autre jour la mort d'une vieille institutrice qui avait été décorée par Foch à l'âge de dix-sept ans pour faits de guerre et qui avait reçu ensuite le titre de compagnon de la Libération, lors de la dernière guerre.)

Cette dernière critique, on ne peut pas la faire au livre d'Antoine Reboul : **Tu ne tueras point**, Bibliothèque verte ; l'action se déroule au lendemain de la guerre des Six jours qui a opposé en 1967 Israël aux pays arabes. Vous remarquerez, entre parenthèses l'extrême rapidité de l'auteur qui publie, en 1968 un livre pour enfants sur 1967 ; il y a là une façon de saisir l'actualité qui mérite un coup de chapeau.

L'auteur est un pacifiste convaincu ; nous avons pu nous en rendre compte déjà, en lisant son premier ouvrage **Pour que la neige reste blanche**. L'histoire en elle-même n'est pas choquante et je ne lui reprocherai même pas son début un peu extraordinaire. Dans le désert du Negheb proche du Mont Sinaï, deux francs-tireurs isolés échangent des coups de fusil. Or ces deux tireurs, on va le savoir bientôt, sont un jeune Egyptien de quatorze ans, Slimane et une petite Israélienne de treize ans, Simmy. Pourquoi pas ? Et au moins, ici, les femmes ne passent pas leur temps à attendre le retour du guerrier...

La haine de ces deux jeunes gens pour la guerre, haine qui naît de leur rencontre, est sûrement moins crédible. Car ils passent, en l'espace d'un moment, de sentiments parfaitement belliqueux qui s'expriment à coups de fusil à des sentiments très hostiles pour la guerre (voir notamment page 137).

Mais ce n'est pas antipathique. De même j'accepte volontiers la petite histoire sentimentale qui naît entre les deux préadolescents. Le vert paradis des amours enfantines fait partie intégrante de notre mémoire, et que cet amour se développe entre deux êtres que séparent l'histoire et le racisme n'est pas fait pour nous déplaire (un film soviétique, **Le quarante et unième**, racontait une histoire analogue, entre des gens un peu plus adultes). Cela veut-il dire que l'ouvrage de M. Reboul entraîne notre adhésion ? Absolument pas. Car il y a la fin, qui est un sommet !

Simmy et Slimane découvrent un poste de radio, et comme Simmy ne peut pas marcher, ils lancent un SOS en israélien et en égyptien, et Israël et l'Egypte envoient chacun un hélicoptère pour rechercher les deux héros. Voici alors l'épreuve que ceux-ci infligent aux soldats israéliens et égyptiens (voir page 177). Simmy fait un discours :

« La haine que vous avez les uns pour les autres est donc incurable ? Craignez-vous, en vous rencontrant, de recommencer à vous battre ? Vous ne voyez pas que vous êtes ridicules ? »

Il s'agit d'une petite fille de treize ans qui s'adresse à des soldats égyptiens et israéliens, et cela au lendemain des Six jours... « J'ai dit : Serrez-vous la main ! » répète-t-elle. Ils ne s'étaient pas trompés, c'est un ordre. « Je ne crois pas qu'un seul d'entre vous soit atteint de la lèpre. Vous êtes atteints d'une seule maladie : la haine. Allons, obéissez-moi ! » Domptés, ils obéissent. Les mains s'étreignent ; l'atmosphère s'est rapidement détendue », etc.

Simmy va exiger et obtenir, oh ! vraisemblance, que l'hélicoptère israélien l'emène, elle et Slimane à Tel-Aviv, où ils vont passer trois mois ensemble, et qu'après cela un hélicoptère égyptien viendra les chercher — car M. Reboul est impartial — et qu'ils passeront trois mois au Caire, etc.

Les bras vous en tombent... Et j'ai oublié de vous dire que ce chef-d'œuvre a obtenu le prix du Salon de l'Enfance. On se demande quels sont les critères — sûrement pas en tout cas les critères historiques qui sont les nôtres — qui ont permis un pareil choix.

On pourrait d'ailleurs faire d'autres critiques à M. Reboul. Des erreurs pures et simples parfois, par exemple, page 126, confusion entre juif et « sabra » (homme né en Israël), etc.

Je ne pense pas qu'il soit impossible d'écrire, pour les jeunes lecteurs, des romans où les faits historiques seraient évoqués sans tomber dans le ridicule, l'inexact ou l'odieux. Je vais prendre deux exemples parmi les livres que j'ai lus :

Bastien, gamin de Paris, de Soletchnik, éditions de la Farandole, et **Le vent se lève sur Saint-Petersbourg**, de Trease, aux éditions G.P.

L'action de **Bastien gamin de Paris** se déroule entre juillet 1870 et le 29 mars 1871. La toile de fond est donc une série d'événements considérables : la guerre franco-prussienne, déclenchée par le second Empire ; ensuite le siège de Paris par les Prussiens ; enfin la Commune de Paris. C'est le retentissement de ces graves événements historiques sur la famille d'un menuisier-ébéniste établi faubourg Saint-Antoine : le père, la mère et les deux fils ; le cadet, Sébastien Blanchard, âgé de quatorze ans, va être le héros de l'aventure. Cette sympathique famille est l'héritière, et on nous le montre aussitôt, des grandes traditions républicaines de la sans-culotterie parisienne. Pour une période que je connais tout spécialement, l'ouvrage abonde en notations justes, et j'en citerai deux ou trois.

Paris commence déjà à devenir une ville de riches (ce qu'elle est totalement devenue aujourd'hui) ; page 22 : « On dirait d'ailleurs que plus le temps passe, plus Paris a honte de ses ouvriers et de leur misère. C'est ainsi pour le faubourg Saint-Antoine par exemple. Mon père dit que depuis vingt ans, le commerce, en se développant, a chassé ses habitants vers Belleville ou vers Montmartre. » Tout cela est profondément exact. Aujourd'hui d'ailleurs un travailleur ne pourrait plus habiter Belleville ou Montmartre car on en a fait des quartiers pour des gens très aisés.

La déclaration de la guerre, 19 juillet 1870, est évoquée très intelligemment :

« Tout le monde ou presque la voulait. Depuis des semaines, les journaux ne parlaient que d'elle. A la Chambre des députés, les déclarations enflammées se succédaient à la tribune, et dans les quartiers riches, on ne pouvait faire un pas sans tomber sur un gosse déguisé en zouave ou en cuirassier. » Seule la classe ouvrière — ce qui est historiquement exact — va manifester contre la guerre ; au cours de cette manifestation, notre jeune héros aura l'arcade sourcillière ouverte, dans le cadre de la répression policière. D'ailleurs cette même classe ouvrière qui condamnait la guerre en juillet 1870, sera à fond pour la mener jusqu'au bout lorsque la France sera envahie. La proclamation de la République de 1870, la vie à Paris pendant le siège, la journée des canons, 18 mars 1870, le siège de Paris par les Versaillais, tout est évoqué sobrement, et la vérité historique est constamment respectée.

Le roman même — et cela me paraît un mérite encore plus grand — sait montrer comment les événements historiques peuvent servir de révélateurs aux êtres, et permettre aux meilleurs de donner leur juste mesure. Bastien a un ami, Thomas, qui vit à Montreuil, alors village de maraîchers et d'arboriculteurs ; et Thomas a une sœur, Ninette, dont les joues sont aussi douces que les pêches de Montreuil. Cette gentille fille qui n'a, à l'origine, rien d'une héroïne, va se transformer au cours de l'histoire. Le soir, à la maison, elle ne fait que parler d'avenir, de bonheur, de justice, d'une République à bâtir, fondée sur le fruit du travail réparti entre les travailleurs.

Ainsi, des mérites très réels. Qu'importe après cela si l'intrigue d'espionnage est un peu faible, et même s'il y a quelquefois des fautes de grammaire. C'est secondaire par rapport au livre, qui est valable et que l'on peut recommander.

Le vent se lève sur Saint-Petersbourg n'a pas tout à fait le même intérêt historique. Mais c'est un roman intéressant et bien fait. C'est l'histoire d'un jeune Américain, David Hopkins, que son père, homme d'affaires très riche aux Etats-Unis, a envoyé, à la fin de 1916, à Saint-Petersbourg — l'ouvrage aurait dû dire Petrograd — pour qu'il apprenne la langue russe, et ensuite fasse des affaires dans la Russie tsariste.

La Russie, depuis deux ans, est engagée dans une guerre difficile, aux côtés de la France et de l'Angleterre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Et le jeune homme va s'installer alors dans une pension de famille et faire la connaissance de Rosalind Lowe, une Anglaise fille de lord, de Sonia Mitrova, belle jeune fille russe qui apprend la danse à l'Opéra, et enfin d'Anton Korolenko, un étudiant déguingandé et révolutionnaire dont les idées sont un peu confuses. Pendant une année, l'étudiant, et avec lui le lecteur, va faire la connaissance de Pétrograd, de ses palais, de ses musées, de ses splendides ponts sur la Néva, etc., mais aussi du véritable ghetto où vivent les ouvriers, de la police répressive ; en même temps on assiste au déroulement de la révolution. Quand les problèmes deviennent trop difficiles

pour les lecteurs, Hopkins écrit une lettre à son père, où il compare les institutions de la Russie tsariste avec les institutions américaines, et, par ce biais habile, il initie en quelque sorte les jeunes garçons qui lisent l'ouvrage aux problèmes, aux partis politiques, etc. de la Russie de 1917. Et c'est ainsi que l'on passe de la révolution bourgeoise de février à la révolution prolétarienne d'octobre et que l'on a, d'une façon très objective, un récit passionnant de la révolution.

Enfin la petite histoire sentimentale est racontée d'une façon qui n'est pas antipathique ; pour une fois la belle jeune fille préfère un combattant plutôt qu'un pacifiste extrême. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais les jeunes lecteurs en tireront un profit qui me semble indiscutable.

Je voudrais dire encore quelques mots sur le style de ces ouvrages et je vais prendre pour exemple les romans de M. Antoine Reboul. Page 1 de **Tu ne tueras point** : « Une vapeur moirée monte des sables chauds. Au sud-ouest les derniers rayons du couchant colorent le djebel Moussa de cinabre. »

Je ne suis pas sûr que les lecteurs de treize ans sachent ce que c'est qu'une vapeur moirée, un djebel, à plus forte raison, du cinabre... De même dans **Pour que la neige reste blanche**, vous noterez l'abus d'un jargon technique et de termes anglo-saxons multipliés sans profit pour personne...

Mais M. Reboul fait beaucoup mieux dans un autre ouvrage où il s'attaque à la préhistoire : **Le livre de Napur**, d'ailleurs mortellement ennuyeux. Nicolas Boileau disait : « J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon. » Ce n'est pas le cas ici ; comme les Précieuses ridicules, l'auteur accumule les périphrases. Voyez page 14 : « Les arbres à aiguilles dominaient. La poudre blanche, froide, tombée du ciel, ne les jaunissait pas au moment des soleils rares, quand les nuits dévoraient la moitié des jours... Les oiseaux aux longues pattes, ceux dont le plumage était de la couleur des flammes, dont les doigts étaient reliés par une peau, pullulaient sur ses bords... » Heureusement, des notes nous apprennent qu'il s'agit des conifères, de la neige, de l'hiver, des échassiers et des canards...

A la fin, j'avais fait de ces devinettes un divertissement familial... J'ai d'ailleurs soumis les définitions à une de mes amies qui est professeur de sciences naturelles : elles n'ont rien de convaincant et n'habitueront même pas le jeune lecteur à faire une description juste ; les chiens sauvages, pages 68-69, sont définis presque exclusivement par des traits négatifs ; les points rouges des carpes ne sont pas signalés, etc.

Ainsi, chemin faisant, nous avons vu certains caractères de cette littérature pour enfants à base historique. Nous avons montré que pour les romans consacrés à un passé ancien, l'histoire n'est bien souvent qu'un décor tout à fait factice, car l'auteur prête à ses personnages des sentiments contemporains, ce qui aboutit à des extravagances dont le sommet est atteint avec **La horde de Gor**.

Pour les romans consacrés à des problèmes d'histoire récente, le danger est autre : l'auteur, soit spontanément, soit peut-être sous la pression de l'éditeur, profite de l'innocence et de l'ignorance des jeunes lecteurs pour placer une idéologie contestable. **L'enfant le soldat et la mer** en est l'exemple le plus choquant. Au lieu de rechercher le général, on choisit l'exception. On raconte en détail l'amitié d'un jeune garçon français pour un soldat allemand qui occupe son pays. Mais plus fréquemment dans ces romans récents le contexte historique ne sert qu'à développer un humanisme niais et bêtard, un pacifisme à tout prix. Pensez à la fin de **Tu ne tueras point**. Ce qui m'a frappé plus généralement encore, c'est à quel point cette littérature manque de caractère tonique. Non seulement elle n'instruit pas, mais elle ne développe pas les sentiments généreux des jeunes lecteurs. Je me souviens, lorsque j'avais treize ans, avoir serré les poings en lisant par exemple **Jacquou le croquant**, me disant que j'essaierais, dans la mesure de mes forces, de devenir plus tard un briseur de chaînes. Ce n'est pas le sentiment que peuvent avoir les lecteurs quand ils lisent ces romans. Napoléon disait que si Corneille avait vécu, il l'aurait fait prince. Ce n'est pas un titre qu'on a envie de donner à MM. Reboul, Froelich et Fonvilliers.

Bibliographie des ouvrages cités

Nous rappelons ci-dessous les romans que le spécialiste consulté a jugés valables, à des degrés divers, parmi ceux qu'il avait eus entre les mains :

Ellert : **Alexandre le Grand**. Laffont, Plein vent.

Nigremont : **L'oiselier du Pont-au-Change**. Farandole.

Debresse : **Les 7 J chez le Roi Soleil**. Magnard.

Vidal : **Les jours dorés de K'ai-Yuan**. Bibl. de l'Amitié.

Soletchnik : **Bastien gamin de Paris**. Farandole.

Trease : **Le vent se lève sur Saint-Petersbourg**. Ed. G.P.

Jugement nuancé sur **La ville déchirée**, de G. Nigremont. Farandole.

Autres livres cités :

Le Roy : **Jacquou le Croquant**. Calmann-Lévy.

Les romans de Walter Scott sont peu réédités ; on trouvera **Quentin Durward** (sur Louis XI et son temps) dans la coll. J'ai lu. Une adaptation vient de paraître en Bibl. verte Hachette.

Le roman de Shellabarger, **Capitaine de Castille**, a paru aux Presses de la Cité. Il s'adresse aux adultes et aux grands adolescents. Il en est de même des titres suivants, tous publiés en Livre de poche : **La semaine sainte**, d'Aragon. **L'éducation sentimentale**, de Flaubert. **Lucien Leuwen**, de Stendhal. **Les fous de Dieu**, de J.-P. Chabrol. **Mémoires d'Hadrien**, de M. Yourcenar. **Le silence de la mer**, de Vercors.

L'amour et l'Occident, de Denis de Rougemont, cité en référence, figure dans la coll. 10x18.

Ce travail, qui était avant tout un sondage, a permis de poser clairement des problèmes de fond, et montré dans quel sens peuvent être menées les recherches systématiques.

Il pourra être très fructueux de provoquer des discussions et des clubs de lecture avec les enfants, à propos de chaque grande période de l'Histoire, en partant de quelques classiques et des meilleurs romans contemporains ; par exemple :

Hugo : **Quatre-vingt-treize**. Livre de poche.

Erckmann-Chatrian : **Romans**. Ed. Pauvert. Certains titres ont paru en édition séparée : **Madame Thérèse**, au Club Diderot ; voir aussi les Editions sociales.

Lerme-Walter : **Les enfants de Pompéi**. Deux coqs d'or (pour l'évocation de la vie quotidienne mise à la portée des plus jeunes).

Vidal : **Le prince des steppes**. Bibl. de l'Amitié.

Ellert : **Le lion de Saint-Marc** (le doge Dandolo et la quatrième croisade). Laffont, Plein vent.

Kataïev : **Au loin une voile** (la révolution de 1905 à Odessa, vue par un enfant). Farandole.

Sur la dernière guerre et la Résistance : **La maison des Quatre-Vents**, le beau roman de Colette Vivier, chez G.P. **Un lycée pas comme les autres**, d'Y. Meynier, même éditeur. **Mon ami Frédéric**, de Richter, malheureusement épuisé, chez Desclée de Brouwer.